

Loisirs et vie communautaire

On ne s'ennuyait pas à Sainte-Marguerite! Même qu'on s'amusait beaucoup. Il n'y avait évidemment pas de radio ni de télévision, mais on se visitait beaucoup, on se donnait un coup de main à tout propos et sous toutes sortes de prétextes. La corvée était à la mode, on aimait s'entraider dans tous les travaux. Les dames aussi organisaient des corvées à la maison pour confectionner la catalogne, assembler les couvre-pieds, etc.

Nos grand-mères faisaient tout à la maison. Elles se servaient avec habileté du rouet; elles tricotaient, elles fabriquaient du linge de toutes sortes, même des chaussures (les «souliers de bœuf»). Elles faisaient du «défait» pour refaire du linge neuf avec du vieux. On travaillait même le soir, en s'éclairant à la chandelle ou avec la lampe à l'huile.



On organisait des «veillées du bon vieux temps», où l'on chantait et dansait au son des violoneux, les bons vieux «sets carrés»... et monsieur le curé était de la fête; il était près de son monde.

Ainsi le soir venu, sitôt le souper terminé, on enlève les tables, les catalognes, etc. et en un clin d'œil la grande pièce est prête et la danse bat son plein. Violons, accordéons, musique à bouche se démènent à en crever, sans compter le tapage des bottes et surtout les talons du joueur de violon battant la mesure. Voyez comme c'est amusant! D'autres dans la cuisine chantent à tour de rôle, on répond en chœur et le plus fort possible. Les enfants blottis dans les coins écoutent ce tapage avec grande joie, ayant bien hâte de se voir grands pour remplacer les vieux. Ainsi se passe une partie de la nuit. On retourne à la maison fatigués, en dormant dans la voiture, heureux et contents.

Tous les prétextes étaient bons pour faire la fête: le Mardi-gras, l'Halloween, la Ste-Catherine, la St-Valentin, les Rois, sans oublier Noël et le Jour de l'An. Et parfois, à la fin de la soirée, on décernait un prix pour le meilleur costume. Lorsqu'arrivait le moment de s'amuser en groupe, les gens d'hier ne manquaient aucune occasion.

Extrait de «l'histoire des Landreville», par Huguette Landreville en 1997.



Sources : Archives de la Société d'Histoire de Sainte-Marguerite-et-Estérel

Adaptation et rédaction : Gilles David, décembre 2013

Collaboration : Pierre Landreville.

Traitement de texte : Claire Beaulieu

Infographie : Réjean Laflèche



Ville de
Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson



Chroniques historiques Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson

No 5

Quelle famille: les Lajeunesse

À leur arrivée, les ancêtres portaient le nom de famille de Charles dit Lajeunesse. Étienne Charles dit Lajeunesse, soldat du fameux régiment de Carignan, débarqua à Québec en juin 1665. En 1667, à l'âge de 24 ans, il maria une «fille du Roi» âgée de 16 ans. Ils s'établirent en la Seigneurie Du Tremblay, à Boucherville. Ils eurent 13 enfants et 111 petits enfants.

Vers 1750, les descendants retiennent le seul nom de Lajeunesse. On les retrouve maintenant dans les régions de Terrebonne, Ste-Anne-des-Plaines, St-Eustache. Un siècle plus tard, en février 1866, le descendant Charles Lajeunesse se marie à Ste-Adèle avec Olivine Biroleau, fille du marchand général Cyprien Biroleau dit Lafleur.

Le jeune couple s'installe au Lac Masson, récemment «découvert», en 1864, par le Sieur Édouard Masson, qui confie son «magasin de ravitaillement» à Charles au salaire de 200,00 \$ par année. Dès 1868, Charles en devient propriétaire, le Sieur Masson ayant décidé de s'en départir pour alléger ses responsabilités. 30 ans plus tard, Charles confie son «magasin général» (l'actuel Bistro à Champlain) à son fils Joseph-Charlemagne, qui en devient ainsi le troisième propriétaire.

Joseph-Charlemagne épousa Marie-Anne Desjardins en 1898. Ils eurent 16 enfants dont 12 survécurent. Trois de leurs garçons devinrent prêtres: Paul, Jean-Berchmans et Gaétan. Leur tante Marguerite, (une des soeurs de leur père Joseph-Charlemagne) se distingua comme institutrice, musicienne et éducatrice. On lui doit la découverte et le développement de nombreux talents dans le domaine musical. Mariée à Patrick Scheffer, lui-même bourré de talents notamment en ébénisterie (on lui doit la construction de plusieurs châteaux et hôtels qui ont contribué à la renommée touristique de Sainte-Marguerite dans les années 1900-1950), ils eurent 9 enfants, dont 2 garçons prêtres: Philippe et Lionel. Celui-ci devint évêque du Labrador. C'est pour souligner les mérites de ce grand pionnier que le gouvernement du Québec donna son nom à la ville de Schefferville. Plus près de nous, une des écoles du village porte aussi son nom: l'école Mgr Scheffer.

Deux autres frères de Charles, le premier à s'être établi ici à Sainte-Marguerite en 1866, ont suivi son exemple. Il s'agit d'Eusèbe Lajeunesse qui, avec son épouse Armandine Charlebois, ont eu 13 enfants, dont 6 d'entre eux, 3 garçons et 3

filles, choisirent la vie religieuse. L'un d'entre eux, Martin Lajeunesse, devint évêque et succéda à son oncle Mgr Ovide Charlebois (lui aussi un enfant de Sainte-Marguerite) à la tête du Diocèse du Keewatin, Manitoba. Les trois filles firent leur profession religieuse en des communautés différentes.

Pour sa part, Edmond Lajeunesse, autre frère de Charles et oncle des précédents, a également engendré une famille nombreuse de 12 enfants dont 2 devinrent prêtres.

Plusieurs qualités définissent la grande famille élargie des Lajeunesse: des familles nombreuses dont les membres étaient bourrés de talents, qui ont bien réussi dans la vie; des familles où la musique était présente et qui ont produit de nombreux artistes lyriques; enfin, des familles qui ont donné à la société de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses: 20 prêtres dont 3 évêques et environ 50 religieuses sur une période d'une cinquantaine d'années. Pas

mal pour le petit village perdu qu'on appelait jadis «La Renouche».



Inspiré principalement de la monographie «L'Histoire des familles Lajeunesse, Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson, 1864-1989» par Lajeunesse, Jean-Berchmans, o.m.i. et Gaétan, ptre.

Quelques curés pas ordinaires

Au cours de ses cent cinquante ans d'histoire, la paroisse de Sainte-Marguerite a vu défiler une trentaine de curés, tous dévoués au service de leurs paroissiens et soucieux de contribuer au développement harmonieux de la municipalité. Nous avons pensé vous en présenter quelques-uns qui se sont distingués par des réalisations particulières ou par leur originalité.

L'abbé Marcel Mireault fut d'abord «prêtre desservant» de 1864 à 1866, année de l'érection canonique de la paroisse, puis curé en 1866-67. Comme il n'y avait encore ni église, ni presbytère, le Sieur Masson lui offrit chambre et pension dans sa maison... où il y avait beaucoup de bruit, car l'on s'amusait fort gaiement: chansons, musique bruyante, sans oublier "l'étoffe du pays" (whisky) qui ne faisait pas défaut. L'abbé Mireault quitta en 1867.

Suivit l'abbé Louis Casaubon qui le remplaça de 1867 à 1870. Grâce à des dons de personnes généreuses des vieilles paroisses (Terrebonne, Sainte-Anne-des-Plaines, Saint-Jérôme) il réussit à construire et à aménager une chapelle, à peu près sur le site de l'église actuelle... Il semble que le Sieur Masson ne tint pas sa promesse de bâtir l'église à ses frais puisqu'on demanda des souscriptions aux habitants. De même, il ne tint pas sa promesse de leur laisser leur chapelle du 10^e rang pour la convertir en école, puisqu'il la vendit à M. Gauthier qui s'en fit une maison privée...

L'abbé Régis Arnaud fut le curé suivant de 1870 à 1882. Sous son règne, il fut enfin décidé que l'église serait construite près du Lac Masson. Les «colons du haut» et ceux du «bas» avaient-ils réussi à s'entendre? Avaient-ils fait la paix? Pas sûr! car la chicane reprendra à intervalles réguliers. Quoiqu'il en soit, une

église de 90' par 50' fut construite «à la journée et par corvées, sous la direction d'un ouvrier compétent et la surveillance du curé». La nouvelle église fut complétée à l'automne 1871.

Puis la paroisse resta huit mois sans pasteur... {«pour punir les colons de leur mauvaise conduite envers leur curé précédent», selon l'explication avancée par l'historien des archives}. Survient un vieux prêtre, l'abbé Thomas Clément, solitaire, peu sociable, vivant en ermite dans son presbytère. Il s'occupait au «jardinage, à l'échouchage» (c'est-à-dire «essouchage»: action d'enlever les souches restées sur le terrain) et au «charroyage» (charriage) des souches à l'intérieur du presbytère pour en faire du bois de chauffage. Il aurait sans doute mérité de prendre une vraie retraite, mais ça ne se faisait pas à cette époque. Il resta environ un an.

L'abbé Joseph Daigneault fut curé de 1883 à 1885. Il semble qu'après avoir fait le ménage du presbytère et des terrains adjacents, il s'ennuyait royalement. On lui confia une paroisse plus stimulante près des lignes américaines (la paroisse St-Alban).

Le curé Pierre Chatignon en fonction en 1885-1886 fut le témoin, ou la victime, impuissant d'un regain de la dispute entre les «habitants du haut» et ceux du «bas», la dispute portant cette fois sur la pertinence de déménager l'église avant d'en parachever la construction. Le pauvre curé résigna sa fonction.

L'abbé Gilbert Moreau, curé de 1886 à 1903, eut l'habileté et le prestige requis pour régler le problème de l'emplacement de l'église en organisant un référendum populaire. C'est sous son règne que l'église fut enfin réparée, parachevée, décorée et meublée. C'est aussi lui qui détient le record de longévité comme curé de Sainte-Marguerite: 16 ans. Avec l'arrivée du



train en 1892, il travailla activement au développement du tourisme dans notre région. Grâce à son initiative, le village s'enrichit d'une beurrerie. Il fut aussi un zélé promoteur de l'agriculture et de l'industrie laitière. Voyant ses talents, le gouvernement provincial le nomma conférencier agricole.

Suivit l'abbé Joseph Cabana qui resta quelques mois à peine en 1903-1904, la maladie l'obligeant à démissionner.

Le pasteur suivant, l'abbé Placide Desrosiers, ne fut curé que de 1904 à 1908, mais il y eut beaucoup d'action. Il écrit à l'évêque pour lui demander la permission de dire une deuxième messe, le dimanche, une «basse messe» pour répondre aux besoins des paroissiens: permission accordée. Il écrit de nouveau à l'évêque pour lui demander l'autorisation de fonder un couvent («une maison religieuse») et solliciter la venue d'une communauté religieuse pour diriger ce couvent. Il est tellement convaincu qu'il commence la construction du couvent, «en corvées, avec la contribution des paroissiens en temps, argent et matériel fournis gratuitement», avant même d'avoir reçu la réponse de l'évêque. Le couvent sera inauguré à l'automne 1907.

Il écrivit de nouveau à l'évêque pour lui signaler que l'hôtelier Ernest Gauthier, qui était célibataire, avait néanmoins une ménagère dans son hôtel. Il voulait sans doute corriger cette situation qui prêtait à scandale, mais il en résulta plutôt une lutte à finir avec les hôteliers.

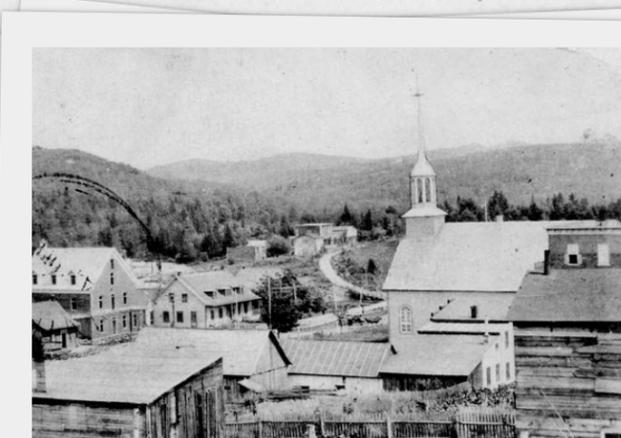
Ardent défenseur de la «tempérance», il lutta fermement contre la consommation abusive de boissons enivrantes, surtout contre la vente de boisson le dimanche, tant et si bien que les élections municipales de 1908 se transformèrent en «pétition pour ou contre la boisson». Le «camp des tempérants» ayant obtenu la majorité, la licence de vente de boisson fut bientôt refusée aux hôteliers, à la grande satisfaction du curé et de la majorité (?) des paroissiens. Cependant, on ne sait trop pourquoi, quelques semaines plus tard, l'évêque rappela son ardent curé et lui offrit une autre paroisse.

De tous les curés qui suivirent à Sainte-Marguerite, on pourrait sans doute faire ressortir plein d'anecdotes savoureuses, de caractéristiques particulières, de souvenirs mémorables.

Il y aurait encore beaucoup à dire sur les prêtres, les religieux et les religieuses originaires de notre paroisse et qui se sont illustrés un peu partout dans le monde. On pense, entre autres aux trois évêques issus de chez nous: Mgr Ovide Charlebois, évêque du Keewatin dans le Grand Nord du Manitoba, et son neveu Mgr Martin Lajeunesse qui lui a succédé, ainsi qu'à Mgr Lionel Scheffer, évêque fondateur de la ville de Shefferville. On pense à tous ces hommes et toutes ces femmes

devenus missionnaires qui ont offert leur vie pour que la vie de leurs frères et sœurs humains soit meilleure. On pense aux familles Lajeunesse qui sur une période de 50 ans (1875-1925) ont offert à l'Église 20 prêtres et une cinquantaine de religieuses... On pense à Sœur Anne Félicité, «Sœur Miracle», qui a bouleversé la vie de notre village pendant un couple d'années (1949-1951),

Devant tant de générosité, tant de fécondité, tant de «sainteté», on ne peut que dire: Bravo et merci Sainte-Marguerite! Aujourd'hui, c'est la mode de dénigrer et de faire le procès des «gens d'Église!» Il ne faudrait pas oublier qu'on leur doit beaucoup! Merci à vous, braves gens d'Église.



Sainte-Marguerite-du-Lac-Masson en photos

